

Zeinabou Tounkara

Le Randonneur

Nouvelle



Le prodige

À des kilomètres à la ronde, on sentait la forte odeur qui envahissait l'atmosphère. Femmes, hommes et enfants humaient l'air et, pour se convaincre de ce que leur odorat leur apportait, certains sortirent pour mettre au défi leur vue. Rétrécissant ou écarquillant les yeux, ils contemplaient la robuste silhouette qui se tenait sur l'énorme souche de l'acacia abattu par la foudre. Des rires et des commentaires s'élevèrent et la nouvelle s'envola aussitôt de cour en cour. Avant même que la vedette du jour n'eût atteint les premières maisons, tout le monde était averti. Certains enfants coururent à sa rencontre, mais aucun n'osa le toucher. Sa carrure et son statut étaient fortement dissuasifs...

Il dépassa le groupe d'enfants et les curieux, puis emprunta une allée rectiligne. Après une cinquantaine de mètres, il prit un tournant à gauche, puis un autre à droite. Arrivé devant une porte en acier, il entra dans une cour où trois femmes et cinq enfants se tenaient. Un adolescent déposait une botte de feuilles

de haricot sèches près d'un seau rempli d'eau mélangée à du son de mil. Il se précipita sur celui-ci et y plongea le museau. Avec un plaisir visible, il tira de longues rasades et vida presque le seau. Il se tourna vers la botte qu'il attaqua avec un appétit tout aussi vorace. Bientôt, il n'en resta que quelques brindilles et feuilles qu'il dédaigna et revint à l'eau où il prit les dernières gorgées. Il lécha si bien le fond du récipient qu'on aurait juré qu'aucune miette n'y était accrochée. Enfin, il leva la tête et regarda plus attentivement autour de lui. Tiens ! L'enclos ne contenait que six cabris maigrichons recroquevillés sur eux-mêmes, attendant patiemment et misérablement le retour de leurs mères des pâturages. Aucun intérêt ! D'autant plus qu'ils pataugeaient sur un lit de crottins macérant dans les urines, les restes d'aliments et la paille. Écœurant !

Renflant avec humeur, il porta son attention aux silhouettes qui le surveillaient du coin de l'œil. Il avait la réputation d'être fantasque et dangereux. Il regarda la plus âgée des femmes qui échangeait avec un homme arrivé juste après lui, armé d'un gourdin. Il tendit l'oreille. Ils parlaient de lui. Quel manque de discrétion ! Quand est-ce que les humains allaient-ils se mettre en tête que les animaux comprenaient ce qu'ils racontaient ? Ils savaient pourtant qu'ils déchiffraient leur langage corporel, par exemple la présence du gourdin...

Il décida d'écouter Mauri-Ban et Ganda : le second félicitait la première du retour du prodige

après deux mois et demi d'absence et en pleine forme. La seconde se gargarisait et répliquait humblement qu'elle aurait aimé savoir exactement où et à quoi il avait consacré tout ce temps. Ah, bon ! Elle aimerait savoir ! Pourquoi ne lui posait-elle pas directement la question ? Il ricana aussitôt dans sa barbiche. Si jamais une telle chose se réalisait, certains trépasseraient sec sous le choc ! Et il était persuadé que Mauri-Ban risquait d'être sur la liste. Or, il aimait bien cette dernière : elle l'avait élevé contre vents et marées, l'arrachant à une mort certaine. C'était d'ailleurs pour elle qu'il revenait toujours à la maison. Libre aux autres de croire autre chose ! Elle l'avait bichonné et veillé comme un être cher. À sa naissance, il fut rejeté d'emblée par sa mère qui refusa de l'allaiter et qui lui donnait des coups de cornes et de sabots dès qu'il l'approchait. Mauri-Ban dut prendre la relève. Elle s'acharna à traire son indigne mère et une autre pour avoir assez de lait pour le nourrir. Elle l'habitua à vivre dans la grande maison en totale liberté. Pendant la saison froide, elle le laissait dormir dans un recoin aménagé et bien douillet. Il fut nourri au gratin, au son de céréales et à l'herbe fine. Et voilà le résultat, huit ans après : une énorme bête à cornes, poil et barbiche luisants, pesant plus de cent soixante-quinze kilos. Sa soif de liberté et sa curiosité l'entraînèrent peu à peu hors de son cocon, puis de la bourgade et enfin des environs. Il devint un infatigable marcheur qui campait où bon

lui semblait. On le redoutait et le respectait partout où il se rendait, car il jouissait d'un statut redoutable...

Mais revenons à Mauri-Ban et Ganda. Il aimait bien leurs prénoms, pleins de significations. Des prénoms anciens, bien choisis, liés aux circonstances particulières de leur venue au monde. Mauri-Ban, « la pauvreté est terminée », était née l'année où son père avait commencé à faire fortune et Ganda, « le tardif, l'inespéré », avait mis très longtemps avant de venir au monde : ses parents avaient presque perdu espoir avant sa conception. C'étaient des enfants « porte-bonheur », d'où le soin porté au choix de leurs prénoms.

Il émit un bèlement désapprobateur pour interrompre Ganda qui répétait son délire à son interlocutrice : une offre d'achat plus alléchante que la dernière. Depuis qu'il avait compris que cette bête était particulière, Ganda ne cessait de tourner autour. Boucher et surtout éleveur de petits ruminants, il connaissait parfaitement sa valeur spirituelle, marchande et reproductrice. Il était littéralement obsédé par l'animal, mais Mauri-Ban secoua la tête. Elle ne désirait nullement se séparer de lui. Le cri de l'animal fut interprété autrement et Gna (quand on donne le surnom de sa mère à son enfant, on l'appelle Gna), la seconde fille de Mauri-Ban, courut dans l'antique cuisine pour lui ramener son péché mignon : du gratin. La quantité le déçut : elle aurait pu remplir la calebasse ! Certains fragments étaient carrément

carbonisés, d'autres bien caramélisés. Il s'en régala en quelques coups de mâchoires.

Il tourna la tête vers le groupe de femmes qui vaquaient à leurs occupations et décida de montrer son mécontentement. Un coup de sabot et la calebasse s'orna de mille fissures. Ce fut le signal : les femmes se mirent à piailler, tandis que Ganda et le jeune Hasseye (le prénom Hasseye signifie « oncle ») s'approchèrent en front. Il déchiffra ce langage corporel : les deux hommes voulaient s'en prendre à lui. Il se tourna agressivement vers eux, la tête baissée et tapant du sabot pour prévenir une charge imminente. Mais quand il vit le gourdin que son adversaire faisait tournoyer, il comprit qu'il fallait changer de tactique. Son regard se porta sur un enfant qui traînait à quatre pattes et un autre qui tentait de soulever sa petite chaise en plastique. Il fit un écart et se retrouva près des petits : le second tomba et sa chaise buta contre le premier. Les cris et les piailllements redoublèrent. D'un bond, il regagna la sortie et, sans attendre le reste, prit la tangente. Comme d'habitude, personne ne le poursuivit. Comme les humains sont à la fois difficiles et prévisibles ! Il ne voulait qu'une ration supplémentaire de gratin et se reposer de son long voyage ! Maintenant, il devait démarcher certaines personnes pour compléter son maigre repas. Il reprit son allure nonchalante.

Des habitants s'écartaient craintivement de son chemin. Il entendait pourtant des rires et quelques

propos désobligeants qui fusaient, du genre : « Quand on n'a pour cuisiner qu'une marmite qui a l'habitude de brûler les sauces, on n'est pas au bout de ses peines ! » ou « Quand on est un protégé aussi prestigieux, on ne peut mieux se conduire ! » et encore « Plus la barbe est longue, plus son propriétaire est cinglé ! ». Les gens avaient l'habitude de ses casses et il les reproduisait de manière invariable. D'abord une prise de contact mouvementée avec « les siens », puis des visites-éclair dans certaines familles.

La première famille qui le reçut fut celle de Ganda. Il ne fut pas déçu. La femme de celui-ci déposa devant lui du son de mil agrémenté de gros sel qu'il dévora rapidement. Il dédaigna la cuvette d'eau et tourna l'échine, après l'avoir remerciée de quelques crottins qui attirèrent aussitôt des mouches. La seconde famille dans laquelle il mit pied était celle du protecteur de la bourgade : le grand Zimma (« féticheur ») Kanbee Kano (« main adroite ») et en même temps le Sarki Noma (*Sarki*, « protecteur », et *Noma*, « cultures, vivres »). Jambes écartées et vêtu d'un ensemble rouge en coton grossier cousu bande par bande, celui-ci l'attendait près de deux cuvettes remplies à ras bord. Il s'approcha de l'homme et huma les contenus. Des épluchures de patate douce et du gratin de mil ! Il plongeait le museau dans le second plat et feignait de ne pas sentir l'homme qui s'agenouilla près de lui et qui se mit à psalmodier d'une voix gutturale. Il lui passa doucement la main

sur la queue et remonta jusqu'à la tête. Un œil attentif pouvait voir la peau parcourue par des tics nerveux de la majestueuse bête, mais curieusement elle resta stoïque, continuant à se goinfrer.

Elle finit son repas et accorda toute son attention à son vieil ami. Celui-ci lui attrapa la barbiche et leurs regards se croisèrent. La bête et l'homme semblèrent communier. D'une main experte, il tira les poils à trois reprises et les plaça soigneusement sous le bonnet rouge qu'il portait. L'animal ne réagit absolument pas, même quand l'homme se leva et regagna sa « case de consultation » à reculons. Il tira la porte et on entendit le verrou. À ce moment, l'animal s'ébroua et lança un long bêlement. Il sembla retrouver toute son agressivité et tourna la tête vers les femmes de Sarki Noma qui avaient suivi toute l'opération. L'une faisait la lessive, l'autre tressait une petite fille et la troisième touillait une sauce.

Le soudain regain d'attention les mit sur le qui-vive. L'animal commença à taper son sabot droit sur le sol. Elles se regroupèrent et la cuisinière s'arma d'un gros morceau de bois de chauffe. Le terrible animal prenait déjà son élan et la pauvre femme tremblait de toutes ses forces à l'idée du sacrilège qu'elle s'apprêtait à commettre : taper un animal sacré ! Mais la sale bête ne se gênait jamais de mettre le chaos à chacune de ses visites et les cicatrices que toutes portaient en étaient la flagrante preuve. Le maître de maison n'intervenait jamais, même quand

son repas se retrouvait jeté et piétiné par l'animal. Celui-ci démarra, mais son élan était trop fort. Il prit un pieu du hangar qui cassa et fit s'effondrer toute la structure. Les cris de terreur des femmes s'élevèrent, tandis que l'animal sonné tenta de se redresser sur ses pattes. Il retomba. Ses successifs repas et sa violence semblaient prendre le dessus et il parut les écouter quand un braiment puissant s'éleva dans l'air. Il se pétrifia à ce son familier. Brusquement, il se redressa et partit comme une flèche, laissant les femmes à leur désarroi.

Son sprint le guida vers les immenses arbres de karité qui ornaient le chemin menant aux rizières. Il pila face à une ânesse portant une clochette au cou, debout et brailant de toutes ses forces. Elle s'arrêta lentement en lançant des pets bruyants dans l'air. Les deux animaux se mesurèrent du regard et parurent renouer une ancienne amitié : chacun huma l'air que l'autre dégageait, fit un pas et plia le genou. Ils s'assirent l'un à côté de l'autre et nouèrent la conversation :

– Tu as disparu un bon bout de temps. Je pensais qu'on t'avait passé le couteau à la gorge !

– Qui oserait porter atteinte à ma précieuse personne ?

– Prétentieux ! À force de jouer à l'imbécile, quelqu'un finira par te faire le cuir !

– Et affronter la colère de Tchireiye ? Du maître du chaos et du déluge ?